

## Introduction

En lisant Sévigné, on choisit, oublie, se souvient, déforme, reconstruit, ajoure, compose « ses lettres ». Cette mise en œuvre a lieu dans toute lecture mais ici elle est intimée, augmentée par le volume et l'hétérogénéité des lettres. Virginia Woolf dit qu'une attention « flottante », qu'un peu d'abandon peut recueillir et faire du bon miel avec les lettres de Sévigné : « Elle continue de parler, mais nous l'écoutons d'une oreille distraite. Et soudain elle dit quelque chose qui éveille notre attention<sup>1</sup>. » Aussi les multiples anthologies qui, dans leur bon vouloir ont réduit à un « essentiel » les mille lettres, mettent en abyme le geste de la lecture de Sévigné. Cet essai est un peu anthologique, avec des bouts de lettres, des bouts de phrases, éclats qui, on l'espère, donneront envie d'aller faire un tour par soi-même au pays accidenté de Sévigné.

Accidenté aussi en raison de leur histoire. Quelques autographes montrent ce qu'elles ont été aux yeux de Françoise-Marguerite de Grignan<sup>2</sup> : elles sont écrites d'une écriture serrée mais ample aussi, nerveuse, pas toujours facile à lire, et qui remplit des pages et des pages sans laisser aucun espace, sans point ni autre ponctuation que des virgules et de rares « petites raies » qui accentuent les mots, par soulignement ou rayure, comme un *forte* musical pour la destinataire : « Mes petites raies font trouver les endroits où il faut que vous répondiez » (III, 523)<sup>3</sup>. Le tout coule de l'écriture emporte les changements de sujets, de lieux, les bâtons rompus d'une apparente conversation. Cette débâcle scripturale et l'amour pour sa fille font les principales

lignes de fuite de l'œuvre. Françoise-Marguerite a ainsi lu une longue phrase d'amour sur quelques milliers de feuillets. Manuscrit fantasmagorique car il n'existe pas, il ne reste pas cinquante autographes des quelque mille lettres que nous pouvons lire aujourd'hui. La fille de Françoise-Marguerite, Pauline de Simiane, aurait en effet détruit toutes les lettres de sa mère et une grande part de celles de sa grand-mère, par rigorisme, par souci de protéger... Les autographes sont donc les vestiges d'une cité disparue qu'ont reconstituée et modifiée les premières éditions.

Roger Duchêne en fait l'archéologie minutieuse à la fin du premier volume de la Pléiade. Le fils aîné de Bussy-Rabutin – le cousin brillant et un peu vaniteux de la marquise – publie une correspondance de celui-ci en 1696-1697, avec quelques lettres de sa tante. C'est la première édition des lettres de Sévigné qui éclipsent celles du glorieux cousin. Viendront ensuite trois éditions, entre 1725 et 1726, mais comme elles sont de contrebande, Pauline de Simiane préfère donner et cadrer une édition expurgée en s'associant avec l'éditeur Perrin. Une première paraît en 1734 et 1736, et une deuxième, après la mort de Simiane, en 1754 : Perrin l'a encore corrigée, moins par moralisme que parce que le style lui apparaît parfois inconvenant, trop heurté... Ce sont ces lettres, plus quelques autres découvertes par le marquis de Grosbois, qu'on lira pendant cent cinquante ans et dont l'aboutissement sera la parution en 1862 des quatorze volumes dans la collection des « Grands écrivains de France » chez Hachette par Monmerqué – celle-là que lira Virginia Woolf. Jusqu'à un rebondissement en 1873, quand un professeur d'université, Charles Capmas, découvre chez une marchande de vieux meubles à Dijon six volumes manuscrits des lettres de Sévigné. Le manuscrit Capmas apparaîtra comme le plus proche d'une copie originelle supposée des autographes et il permettra une relecture de l'ensemble des lettres qui aboutira à l'édition en Pléiade de Gérard-Gailly de 1953 à 1957. Et enfin à celle de Duchêne, de 1972 à 1978, qui fait la synthèse

de tous ces travaux. Ainsi, pour les amoureuses et les amoureux de Sévigné, il y a un manuscrit imaginaire qui est la nappe souterraine des trois volumes de la Pléiade, de même qu'il y a un imaginaire des lettres de Françoise-Marguerite à sa mère. La perte qui est le motif des lettres se rejoue dans leur archéologie.

Perte et plénitude car Sévigné tisse des lettres qui cherchent à combler, cela à travers une écriture dont je voudrais montrer et la modernité et son lien avec le sentiment – sa poétique : le style rompu de beaucoup de pages apparaît lié à son amour passionné, périlleux de mère. Ce faisant, une écrivaine va se découvrir, oser aller de plus en plus sur un fil, écrire une phrase discontinuée vers une seule lectrice, dont la lecture vaut édition.

« Mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres, je quitte un discours, on croit en être sorti, et tout d'un coup je le reprends : *versi sciolti* [vers libres] » (I, 666).

Cette poétique moderne a trait aussi à son regard sur la nature, à son bien-être de femme qui a un corps, qui expérimente tout son être dans la nature. Enfin il y a les morceaux préfémistes. Le XVII<sup>e</sup> siècle a concédé un espace que des femmes ont conquis, habité et agrandi. Sévigné n'aurait pas pu exister si elle n'avait pas été recueillie à l'âge de 7 ans – après la mort de son père puis de sa mère – par les Coulanges, famille de la branche maternelle, moins noble, plus tournée vers les affaires, mais joyeuse, avec de nombreux cousins, ouverte et cultivée. Si donc elle avait été enfermée dans un de ces couvents éteignoirs des êtres même les plus brillants. Si elle n'avait pas manifesté une certaine distance envers un mari volage, avec qui elle avait eu deux enfants dont un garçon : le nom survivra, il n'y aura pas d'autre enfant, pas d'autre risque de grossesse mortelle. Si peut-être, après sept ans de mariage, ce mari n'avait pas été tué lors d'un duel : « le nom de veuve emporte avec lui celui de liberté » (II, 999). Si elle n'avait pas bénéficié du mouvement précieux du milieu du siècle : elle incarne

avec Lafayette le reflux créateur de cette vague. Si elle n'avait pas rencontré parmi les plus grands esprits de son époque : Ménage, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, Bussy-Rabutin, Lafayette qui par bel hasard entre dans sa famille... : le cercle mondain est bien une boucle. Il y a donc là la conjonction d'une société qui s'ouvre un peu aux femmes nobles et cultivées et d'une vie qui a franchi par chance et par vouloir, les obstacles – et d'une énigme. L'argument de cette étude sera que c'est parce qu'elles étaient au centre d'une société extraordinairement riche et à la fois dans la marge, celle du sexe dominé, que quelques femmes ont pu œuvrer et Sévigné faire entendre une voix inouïe, manifestant que l'art est le contre-don d'un don antérieur énigmatique.

## Notes

1. WOOLF Virginia, *Essais choisis*, « Madame de Sévigné », Paris, Gallimard, 2015, p. 65.
2. Par commodité, je la nommerai « Françoise-Marguerite » et dirai plutôt « lettres » que « correspondance ».
3. Toutes les citations sont extraites de l'édition en Pléiade de Roger Duchêne (1972-1978) et sont suivies directement du numéro du volume (I à III) et de la page.